



CATHERINE
ST-GERMAIN

LA VIEILLE
QUI COURT

v**l**b éditeur

CATHERINE ST-GERMAIN

LA VIEILLE QUI COURT

v1b éditeur

I

Un mince rayon de soleil traverse la fenêtre à carreaux de ta maison centenaire, rue Willow. Plus vieille que toi de quelques rides, avec ses bardeaux de cèdre et son large balcon où se balancent des mangeoires d'oiseaux toujours pleines, elle se dresse, coquette, dans les collines de ton village des Cantons-de-l'Est.

C'est silencieux. Dans le salon endormi, une causeuse Louis XV, un amoncellement de livres empilés, pêle-mêle, sur une table basse : guides d'ornithologie, d'astronomie, recueils de poésie. Dans un coin, un tourne-disque au repos abrite un vinyle de Sinatra, *I did it my way*. Les portes du foyer sont fermées. Des bûches, du bois d'allumage, des journaux traînent à côté. Au sol, plusieurs couvertures pliées forment un monticule, avec au centre, un creux, recouvert de poils noirs. C'est le lit douillet de ton chien, qui se fait discret ce matin. Sur le linteau de la cheminée trônent tes photos de famille, tes trophées, tes médailles. Il est tôt. Tu dors encore, sans doute. Je t'appelle.

— Madeleine ?

Je me dirige vers la cuisine, que j'arpente à ta recherche. Mes pieds collent au prélat à carreaux. Une dizaine de tomates mûrissent sur le comptoir de la pièce lumineuse au décor des années soixante-dix. Sur la table, sous un napperon tissé, d'autres encore sont alignées par ordre de grandeur. En haut du micro-ondes, j'en vois trois, vertes, celles-là. Cachée dans le vaisselier en coin, derrière la porte au vitrage ouvragé, une colossale, bien rouge. Tu les aimes d'amour, ces tomates. Tu les gardes à l'abri de la lumière, les retournes, les palpes doucement, humant chaque jour leur fragrance poivrée, malgré ton odorat qui décline.

Tu as quatre-vingt-seize ans, Madeleine Desroches. Tu en auras bientôt cent, et tu le sais. La vie s'amuse à te donner tous les âges dans la même journée. Tour à tour l'émerveillement, la révolte, la lassitude, la lucidité, le lâcher-prise. La fin du jeu est proche, mais tu n'as pas envie d'achever la partie, pas tout de suite. Tu as encore de belles saisons de tomates devant toi, et tant de ciels à contempler. Le fil d'arrivée n'est pas en vue. La course doit continuer.

Je t'appelle un peu plus fort.

— Madeleine ?

Silence, toujours. J'entends les battements de mon cœur, plus vif que le tien. Ça pulse ferme. J'ai quarante ans, trois enfants, un amoureux, un chat, quelques poules, un travail dans un organisme communautaire. Quand j'entre ici, mon cœur s'apaise. Rejoint-il le tien ? Dans l'air ambiant de cette pièce où tu brilles par ton absence, je crois l'entendre, vieux compagnon.

Il bat profondément dans ta poitrine, animant avec une résistance rare ton corps de coureuse au long cours, usé, oui, mais si vaillant encore.

Un calme suspendu règne. Ça me rappelle les chalets de mon enfance, les pannes d'électricité, l'heure sacrée de la sieste. Ici, il n'y a rien qui presse. Rien à accomplir. Rien à faire. Sur le comptoir, à côté des tomates, j'aperçois le carnet de notes, ouvert. Ma collègue est passée hier. Je lis :

Vendredi, 10 h 15 à 13 h 30 (Julie)

- Lecture à voix haute de *L'homme qui plantait des arbres*.
- Repas, discussion. Donné Synthroid. Madeleine m'a questionné brièvement sur la maladie qui court, elle avait écouté les nouvelles à la radio. Elle s'est désintéressée rapidement du sujet.
- Elle semblait contente que je sois venue (elle me l'a dit).
- Lavage des serviettes et du tapis de la salle de bain.
- Madeleine a fait une petite sieste avec Jello.
- À son réveil, elle était surprise de me voir. Elle ne se souvenait pas que j'étais là.

*

Je poursuis mon inspection des lieux. Sur le comptoir, un pot de crème glacée au chocolat sèche à côté d'un

paquet de biscuits en forme de feuilles d'érable. Une toast carbonisée a été déposée sur le grille-pain et un peu plus loin, près de la fenêtre, un morceau de pomme se ratatine sur un couvercle de plastique. Des mouches à fruits tourbillonnent.

Tu étais la cinquième d'une famille de neuf, tu m'en parles souvent. Tu as traversé la crise économique des années trente, goûté à sa pauvreté forcée, vu sa misère silencieuse creuser le visage de tes parents. Tu as porté les vêtements, les patins, les souliers des autres. Tes pieds en sont restés marqués, tes orteils ont crochi. Il ne fallait pas gaspiller, conserver chaque fond de casserole de l'éternel gruau, chaque légume fatigué, les croûtes de tous les sacs de pain.

L'autre jour, je t'ai vue mettre une demi-tranche de fromage dans une assiette au frigo. Au cas où.

*

Je me rends dans le couloir, où je croise Jello, ton gros teckel, qui ouvre un œil à mon passage. Quand il m'aperçoit, il remue la queue et se lève pour m'accueillir en se dirigeant lentement dans ma direction, la mine endormie. Je lui caresse la tête un moment. L'animal est âgé. Il a des poils blancs, des cataractes, une agilité limitée due aux kilos en trop qu'il a accumulés au cours des dernières années : tu es généreuse en moulée, il est gourmand, tu as des trous de mémoire, il est opportuniste. Dans son regard tendre miroite une intelligence

dont on ne saurait douter et qui t'a fait tisser avec lui, au fil du temps, un lien qui dépasse la parole.

Souvent, nous lui grattons le ventre, les oreilles, assises sur le divan, face au foyer. Tu dis, en le caressant : «Y parle pas pis c'est juste, c'te chien-là», et tu ajoutes invariablement : «Y'en a pas deux comme lui, j'te l'dis ! On l'a trouvé sur la rue Sainte-Catherine, y'était perdu. On l'a faite sauter dans l'auto, let's go, pitou ! On l'a appelé Jello. Y'est bien marqué, c'te chien-là.»

Dans ces moments-là, pendant qu'on discute, je laisse notre compagnon me faire la grâce de solides coups de langue sur mes mains, mes avant-bras, mon visage, parfois, si un élan d'affection m'emporte et que je m'approche trop près. Une fois, je t'ai demandé ce que ça voulait dire, «bien marqué». Tu m'as alors montré les taches pâles sur ses pattes. C'est un teckel de race. Tu t'y connais.

Une bonne bête, ton chien saucisse. Fidèle comme une ombre qui frôle le plancher.

*

Me voilà devant les marches. Tu es peut-être à l'étage ?

Ton vieil escalier. Il relâche dans l'air l'usure des saisons en craquements secs. L'autre jour, je suis arrivée pendant que tu le nettoyait. Tu frottait ses poteaux de balustre en bois tourné, sa rampe courbe. Tu descendais une marche à la fois, à reculons, ramassant chaque peluche, essuyant chaque recoin avec tes paper

towels. Tu tenais la rampe solidement, avançais dans ton ouvrage en chantant : « J'attendrai le jour et la nuit, j'attendrai toujours ton retour... » Tes mains, veines saillantes, parsemées de taches, usées par des années de frottage, savaient s'y prendre.

Ce matin, ton chien m'observe en geignant doucement. Il sait qu'il ne montera pas, les marches sont trop glissantes. Vieillir implique des deuils. Résigné, il se couche et attend.

Je t'appelle d'en bas, hésitante :

— Madeleine ?

Pas de réponse. Tu dors encore. Je reviendrai plus tard.

Le temps d'un passage à l'épicerie, me revoilà chez toi, les bras chargés d'items qui figuraient sur la liste accrochée sur le frigo hier. Je retrouve ta maison. Son silence habité. La cuisine. Le chien. L'escalier. Je monte.

À travers l'entrebâillement de la porte qui donne sur la chambre du fond, je te vois enfin, couchée dans le lit contre la fenêtre, sous l'angle des combles. Vêtue d'une chemise de nuit de coton blanc, tu te reposes dans l'éblouissante lumière qui s'étale sur l'édredon usé. Tu regardes dehors. Le vent souffle, les arbres dansent. De l'autre côté de la rue, les chênes immenses ont l'âge de tes parents. Ils fendent le ciel. Tu les observes, comme hypnotisée.

Je reste sans bouger, appuyée au cadre de la porte. Ton bras osseux retient le rideau de dentelle jaunie. La tête tournée sur le côté, tu fixes les arbres. Tu ne m'as pas entendue approcher. Ta solitude est tout entière bercée par leur valse lente. Les pétales de ta mémoire se dispersent un peu plus chaque jour, mais ton émerveillement devant le spectacle de la nature, lui, ne semble pas s'évanouir. Tu contemples le mouvement des cimes

dans le vent. Les branches se courbent lentement. Une ramure fait danser une feuille, au sommet. Un grand calme t'habite.

Je tousse. Tu sursautes.

— Ah! Salut! J't'avais pas vue. Viens t'asseoir!

Ton dos est à plat sur le matelas et tu as remonté avec élan tes jambes sur le mur du fond. D'une main, tu agripes ton orteil, étires ton mollet, soupires. De l'autre, tu me fais signe de m'installer à tes côtés, dans un rayon de poussière brillante. Tu es une acrobate centenaire en jaquette blanche.

— C'est bon pour les varices, ça, Caro. Si on veut faire le marathon, faut s'garder en forme. Toi pis moi, on va les battre, les Américaines! Tu penses que j'vas mourir bientôt? Watch out, tu pourrais être déçue!

Depuis que je suis mère, j'aime la course. Je cours trente, quarante minutes, rarement plus. Je n'ai pas de planification, jamais d'itinéraire précis, surtout pas d'objectif de vitesse ni d'intention de performance. Je sors simplement de la maison et je cours. Si l'envie m'en prend, j'accélère. Parfois, je ralentis, j'observe, j'écoute. Mes pensées se déposent au fil des pas, et sur le chemin du retour, je vois plus clair. Ni le vent ni le temps qu'il fait n'ont d'importance. Un dicton suédois m'accompagne et je me plais à le répéter aux enfants. «Il n'y a pas de mauvaise température, seulement des mauvais vêtements.» J'aime la course, oui. Mais un marathon...

— J'suis sûre que t'es capable! T'es jeune. Ça te prend juste une paire de bons souliers pis tu pars!

Quand j'ai commencé à courir, mes enfants pensaient jamais que je serais capable de faire ça, un marathon. Pis j'ai été capable. Là, c'est notre tour, aux femmes, c'est notre tour, j'te l'dis ! C'est le temps de la prendre, notre place. J'les veux avec moi, les femmes. Avec moi.

Tu tournes tes chevilles, attrapes ton genou droit, le ramènes sur ta poitrine, le laisses retomber sur le rebord de la fenêtre pour étirer efficacement l'intérieur de ta cuisse. Tu soupire. Jello gémit.

— Y'est jaloux ! Y voudrait venir avec nous autres. Un vrai chien de poche. Mais y'est pus capable. Même l'escalier, y peut pus le monter. Y'a déboulé une fois, faque astheure, je l'prends dans mes bras pour l'emmenner en haut. Mais y m'ont dit de pas faire ça, que j'pourrais tomber dans les marches. Des plans pour qu'y m'envoient dans un home. J't'avertis, Carole, j'veux pas y aller !

Carole. Mon nouveau nom. Ta fille Jo-Ann m'a appris que c'était le prénom d'une femme de ménage qui venait chez toi, qui était devenue ton amie. Caro : un diminutif affectueux dont tu baptiseras vite toutes celles qui prennent soin de toi. Une seule Caro, aux multiples visages.

— As-tu faim, Madeleine ? Je pourrais nous préparer du bacon pis des œufs ?

— Ça, j'aime ça, Caro ! Avec un bon café fort, ma p'tite drogue !

Il n'est jamais trop tard pour les drames, tu me le diras souvent. Pendant que l'automne flambe tout autour, d'un jour à l'autre, tu me racontes le tien. Le home, Andy, la Californie, les marathons. Nos cafés, œufs et bacon sont propices aux confidences. Dans la lumière chaude des matins changeants, tu me livres des fragments de ton histoire. J'en tisse une courtepoinTE d'instantS, colorés par ta mémoire vacillante.

— Tsé, Caro, dans' vie, tu sais jamais ce qui te pend au bout du nez.

« Tsé, Caro, la vie, c'est pas un pique-nique... Des fois, pour te sortir du trou, faut que tu forces en mautadit. Pis quand tu tombes, tu te r'lèves pis tu continues. Faut jamais que tu lâches, jamais. »

Madeleine Desroches, 96 ans, n'ira pas en résidence, un point c'est tout. Avec son début d'Alzheimer, sa mémoire fait la grève. Mais elle opère. Et puis, Caro lui rend souvent visite. Quand elles déjeunent ensemble, Madeleine emmène sa confidente dans le Sherbrooke de sa jeunesse, le Broadway des années 1950, en passant par Beverly Hills, la planète Mars et les marathons de New York, Los Angeles, Montréal.

La vieille qui court raconte une amitié née dans les derniers milles d'une vie qui persiste et s'acharne à goûter, jusqu'au dernier instant, la joie des plaisirs simples et d'une vraie complicité.

Catherine St-Germain vit en Estrie et travaille dans le milieu communautaire. *La vieille qui court* est son premier roman.

